

ROSIE PINHAS-DELPUECH

L'angoisse d'Abraham

RÉCIT

un endroit où aller

ACTES SUD

Et le soleil vint à se coucher et une torpeur tomba sur Abram et une terreur (menace) obscure grande tombe sur lui.

Genèse, xv, 12.

La vie n'est vivable que si une langue vivante vient éclairer de sa musique le bal muet des fantômes.

JACY ARDITI-ALAZRAKI,
Métamorphoses de l'angoisse.

Orient-Express

Tout corps persévère dans son état de repos ou de mouvement uniforme en ligne droite, à moins qu'il ne soit déterminé à changer cet état par des forces agissant sur lui.

ISAAC NEWTON

Il n'y a pas longtemps, j'étais à la gare de Bercy. J'attendais le train de 22 h 38 pour Sens dans l'Yonne. Bercy est une annexe de la gare de Lyon, elle ne dessert que quelques gares en Bourgogne et, plus récemment, en Auvergne. Pendant un temps, elle a hébergé aussi les trains pour Milan, Venise et Rome. Sur le modeste tableau d'affichage, le TER pour Laroche-Migennes côtoyait le *Stendhal* et le *Palatino*. Entre comices agricoles et Chartreuse de Parme, ça faisait rire et rêver.

Aujourd'hui, dans le hall venteux, on croise des hommes de sécurité avec leurs chiens muselés, parfois des jeunes encapuchonnés, et quelques voyageurs pas tout à fait provinciaux ni tout à fait banlieusards. Construit sur une plateforme au-dessus de la rue, c'est un espace atypique, intime malgré son isolement, le train que je prends aussi, à peine quelques wagons où il fait bon lire, somnoler. On traverse quelques gares de campagne, les voyageurs disparaissent dans l'obscurité, je reste un peu seule, j'ai un peu peur, mais j'aime ce voyage nocturne, ce dernier train.

Parfois, quand il fait encore jour, je m'installe dans le premier wagon avec vue plongeante sur les rails à travers la cloison de verre et par-dessus l'épaule du conducteur. Il y a ce moment où, en quittant la gare, on passe devant des espèces de miradors, comme dans les prisons ou dans les camps. Puis le train traverse un certain nombre de nœuds ferroviaires. Il pourrait sinuer et aller plutôt vers la droite, vers la gauche, vers le milieu. L'observateur ne le sait pas jusqu'au dernier moment. Le train s'engage, choisit, jusqu'à l'embranchement suivant. Et on se dit que c'est comme dans la vie, un rien vous fait basculer d'un côté ou de l'autre. Le

train poursuit son chemin pendant un long moment, les rails se rejoignent à l'horizon qui paraît infini et lointain, le trajet semble libre, jusqu'à la grande station suivante qui, de nouveau, comme dans la vie, présente ses miradors, ses nœuds, ses embranchements, dont le conducteur vient à bout, pour s'engager dans la campagne riante, avec l'Yonne qui coule, se perd et ressurgit, avec ses petits ports, ses demeures qui voient passer la vie à l'abri de leurs jardins. Elle n'est jamais très loin la vie, mais il suffit d'une haie de thuyas pour ne rien voir.

Comme j'étais en avance ce soir-là et qu'il faisait froid, je rêvassais mollement dans une certaine torpeur quand soudain *Le pont de la rivière Kwai* s'est déversé à plein volume de haut-parleurs invisibles au-dessus de ma tête. Il y a eu affluence, des voyageurs japonais, dont certains en kimono, se sont dirigés à petits pas vers la sortie sur un tapis rouge déroulé en leur honneur. Un agent de la SNCF est venu les accueillir, je lui ai demandé après la raison de toute cette pompe. "C'est l'*Orient-Express* en provenance de Venise", m'a-t-il dit. Quelques minutes plus tard mon train aussi est arrivé, il a stationné le long des wagons de luxe

peints en bleu marine et or. À l'intérieur, les lumières étaient éteintes, je n'ai rien pu voir, puis nous sommes partis, laissant derrière nous ces vestiges d'une époque engloutie dans le naufrage et le désastre de deux guerres.

Dans le noir, tandis que nous longions ce fantôme obscur, je me suis rappelé le jour lointain à la gare Saint-Lazare où, assise dans le train pour Nanterre-La Folie, j'essayais de comprendre pour le cours d'épistémologie de ce matin-là l'énigme du mouvement expliquée par Einstein dans un livre destiné au commun des mortels. Il y racontait l'histoire de la physique, commentait la relativité restreinte et généralisée en romancier, à coups de trains, d'autocars, de vecteurs tracés sur le plan de New York, il pliait la droite euclidienne, faisait sentir la courbure de la terre sous nos pas et j'entendais presque sa voix teintée d'humour et d'allemand, quand soudain mon train s'était ébranlé en silence et sans secousses, les vitres du wagon voisin avaient défilé avec leurs passagers, j'avais cru les quitter, mais c'étaient eux qui partaient et moi qui restais à quai. J'avais pensé au Soleil fixe, à la Terre mobile, à moi qui tournais avec elle, tout s'était mélangé, je

m'étais sentie piètre physicienne, il était resté l'énigme du mouvement.

Où croyons-nous aller quand nous allons quelque part ? Qui se déplace ? Le train, le monde, ou nous-mêmes ? Où croyons-nous arriver ? Notre vitesse propre s'ajoute-t-elle à celle du train et de la Terre qui tourne, ou bien offre-t-elle parfois un coefficient de résistance impondérable ? Autrement dit, le corps humain n'est-il que matière physique que l'on peut faire culbuter d'un coup de pied, pousser, bousculer, faire rouler dans l'espace ? Ou bien est-il aussi une matière particulière dotée d'un mouvement métaphysique tel que, sous la poussée de forces invisibles qui, pour la plupart, n'atteignent pas le seuil de sa conscience, il peut à tout instant dévier de sa trajectoire comme une boule de billard, et même se laisser choir du haut d'une tour sans forcément se prendre pour la pomme de Newton ?

Si je me posais toutes ces questions à cette heure-là de la nuit, c'était parce que je me demandais par quel obscur et illisible destin, après maints allers-retours entre deux continents, entre le Levant et le Ponant, je me trouvais dans ce petit train de Bourgogne, à côté de l'*Orient-Express* qui m'avait

transportée d'Istanbul en France en 1965, sans tapis rouge ni pont de la rivière Kwäi. Le train reliait Istanbul à Milan – et plus au-delà à Vienne – en passant par Sofia, Belgrade, Ljubljana, Trieste et Venise. À l'époque, les voyages en avion étaient chers, les bagages limités, et je partais étudier à Grenoble avec des livres et des vêtements pour un long hiver. J'étais inscrite en propédeutique de lettres, le mot m'était encore inconnu, aujourd'hui je l'aime autant que celui de prolégomènes. Sous leurs apparences pédantes, tous deux signifient l'humble préparation à un savoir.

Nous avons quitté la gare de Sirkeci par un après-midi d'automne à la lumière rasante. Les parents, les mouettes, la mer, les navires étaient restés le long du quai qui longe le port et nous avons fait cap vers le soleil couchant, vers l'Occident. Depuis, j'ai maintes fois éprouvé la nature fatidique et quasi vengeresse des mots. Tôt ou tard, ils vous rattrapent au collet et vous rappellent leur pouvoir obscur sur votre destin. Car chacun sait que l'*Orient-Express* avait été conçu à l'origine pour transporter en Orient les Occidentaux épris d'orientalisme, et non les Orientaux assoiffés des

Lumières de l'Europe. Parti de Londres, Paris ou Vienne à destination de Constantinople-Istanbul, il déchargeait une partie de sa cargaison au pied du sérail des sultans et, faisant traverser le Bosphore en quelques coups de rame à ceux qui voulaient pousser plus loin l'exotisme, les déposait à la somptueuse gare de Haydarpaşa d'où le *Taurus-Express* les conduisait jusqu'à Alexandrie en Égypte. Le train traversait alors une région tourmentée, l'ancienne Palestine ottomane, appelée Terre sainte par les pèlerins chrétiens, et Eretz Israël par les Amants de Sion, ces jeunes révolutionnaires russes, barbus et chevelus, amoureux de l'hébreu, qui prônaient la vie communautaire et l'égalité des sexes sur la terre de leurs ancêtres. Sans le savoir, par mille détours aveugles du destin, c'est en fait vers eux que je m'acheminerais un jour, en commençant par leur tourner le dos.

*Comment s'étaient-ils rencontrés ?
Par hasard, comme tout le monde.
Comment s'appelaient-ils ? Que vous
importe ? D'où venaient-ils ? Du
lieu le plus prochain. Où allaient-
ils ? Est-ce que l'on sait où l'on va ?
Que disaient-ils ? Le maître ne
disait rien, et Jacques disait que son
capitaine disait que tout ce qui nous
arrive de bien et de mal ici-bas était
écrit là-haut.*

DIDEROT, *Jacques le Fataliste.*

Dans le compartiment pour amants flamboyants et vieilles rombières, avec banquettes en velours de Gênes cramoisi, miroir biseauté et boiserie en acajou, nous étions deux adolescentes en route vers l'université,

non pas en vue d'un diplôme et d'un métier mais par amour fou du savoir. Jacy n'est plus, elle me manque. L'écho de sa pensée en moi me manque. Mais pour moi le voyage dure encore et si je ne me remémore pas ce moment où on quitte sa terre de naissance pour une destination que l'on croit connaître, j'ai peur de me perdre à la station suivante, de ne plus savoir d'où je viens, où je vais et où il me faudra éventuellement descendre. Jacy me racontait qu'enfant, elle faisait un cauchemar : elle voyageait avec sa mère, l'autobus s'arrêtait, les gens descendaient, elle perdait sa mère, ne la retrouvait plus. Quand elle lui racontait son cauchemar, sa mère lui disait : "La prochaine fois que tu feras ce rêve, descends à la station suivante et attends-moi, j'arriverai." J'aimais cette mère qui rassurait sa fille en lui promettant d'aller la rejoindre dans son rêve.

Comment nous nous étions rencontrées ? Au lycée, en classe de seconde, le jour de la rentrée. Nous étions arrivées toutes les deux en retard, il restait deux pupitres isolés le long d'un mur, nous nous étions assises l'une derrière l'autre. Elle était sûre d'elle, j'étais timide, elle entretenait avec les maths des rapports effrontés et joyeux, j'étais terrifiée

par les chiffres sans voix et sans visage. Un après-midi de mai chaud et indolent, le prof, M. Liberman, avait posé au tableau une équation compliquée dont il fallait tracer la courbe sur l'abscisse et l'ordonnée. Une main dans son pupitre, Jacy était en train de croquer discrètement des prunes turques de printemps, vertes, juteuses et croquantes. Dans la torpeur ambiante, elle s'était élancée, sa prune à la main, avait pris un bout de craie, résolu l'équation, rapporté dans l'espace les valeurs trouvées, relié les points entre eux, et voilà ! Le prof l'avait regardée, souriant d'aise, elle s'était arrêtée, soudain consciente de la prune verte mordue qu'elle tenait à la main gauche pendant tout le temps où elle avait résolu l'équation de la main droite, la classe entière avait éclaté de rire. J'avais une peur phobique des maths, de la géométrie dans l'espace béant, des robinets qui fuient, des baignoires qui se vident, des pommes qui tombent de plus en plus vite, des trains en retard, du poids des corps solides qui tombent au fond de l'eau sans que la densité du liquide puisse leur résister pour les empêcher de couler à pic. Désinvolte et familière avec ces signes opaques qui traduisaient des drames, Jacy,

la première, s'était interposée entre eux et moi. Une amitié était née, tissée d'une même passion pour les idées et les mots nouveaux que nous découvriions ensemble. L'azimut, avec son orthographe de métèque embourgeoisé, le polygone de sustentation entre les chaussures du prof de physique qui pointait son index sur sa braguette, concupiscence, déliquescence, putréfaction, concaténation, sonorités comiques et obscènes qui se gravaient dans nos mémoires joueuses. Au gré des cours, nous naviguions entre la restriction mentale, la doctrine de la grâce, le libre arbitre, la froidure des chambres de Combourg, le sublime de la princesse de Clèves, la déchéance d'Emma Bovary, le spleen de Baudelaire et la nausée de Sartre. Invité par le Centre culturel français, Michel Butor était venu jusqu'aux portes de l'Orient nous parler de son pépin de pomme tressautant entre deux lames métalliques du train Paris-Milan. Le cinéclub avait projeté *Thérèse Desqueyroux*, *Hiroshima mon amour*, *Les quatre cents coups*, *Moderato cantabile*. Un samedi soir, derrière les rideaux fermés et la lumière baissée, nos parents avaient écouté en cachette *Le déserteur* chanté par Mouloudji sur l'électrophone du salon. Et

la France et Paris, ce serait tout cela jour et nuit. En français. Patrie imaginaire des sans-patrie, horizon d'utopie.

D'où venions-nous ?

Du lieu le plus proche : de la maison de nos parents, de la ville de notre naissance et du turc de notre enfance. Par une impulsion inscrite peut-être dans nos gènes ou pour des raisons obscures qui restent à élucider, nous venions de rompre l'état d'inertie dans lequel nous persévérions par la force naturelle des choses et nous nous étions mises en branle.

Où allions-nous ?

Dans un lycée catholique de Grenoble qui avait condescendu – nous l'ignorions encore et mettrions longtemps à le comprendre – à loger à titre de pionnes sous ses combles deux petites Israélites turques, dans une ville de province entourée de montagnes, vingt ans après l'Occupation, trois ans après les accords d'Évian et l'arrivée massive des réfugiés d'Algérie en France. Si les pommes savaient qu'elles tomberaient de l'arbre, elles ne rougiraient pas de plaisir au soleil, nous étions aussi inconscientes que des pommes.

Que disions-nous ?

Rien. Dehors, la nuit était peu à peu tombée, le paysage s'était éteint, Jacy qui, depuis

le départ, avait le nez collé à la vitre, s'était détournée parce qu'il n'y avait plus rien à voir, j'avais levé la tête du livre posé sur mes genoux. Et dans l'obscurité du compartiment, une espèce de masse sombre comme l'encre d'une pieuvre au fond d'une mer sans lune s'était invitée entre nous, convive inattendue et pesante. Celle qui nous serre la gorge et d'où elle tire son nom : l'angoisse. Le train roulait vers la frontière bulgare, les parents avaient disparu dans l'obscurité derrière nous et dans l'entre chien et loup de la nuit tombante, nous étions restées silencieuses, presque gênées. Comme devant un crime. Ou devant le Sphinx, figure impassible du destin.

Dehors, le chef de gare veillait sur nous. C'était le temps du rideau de fer et des fuyards qui se cachaient entre les poutres métalliques sous les wagons, pour passer clandestinement en Occident.